

quelques jours, lorsqu'un soir, atteignant un vieux campement abandonné, elle y trouva une hache qui lui servit à se procurer du feu et les moyens de se nourrir de tortues de rivière et d'autres produits de chasse. Après de longs jours de ce pénible voyage, elle trouva enfin, sur le bord d'une rivière allant au Saint-Laurent, un vieux canot abandonné qu'elle raccommoda et au moyen duquel elle put faire la chasse et la pêche et gagner Montréal où elle fut, comme on peut croire, bien reçue après deux mois de labeurs et d'angoisses.

Une autre Algonquine était détenue dans une grande cabane où, tous les soirs, on la liait des pieds et des mains. Une nuit cette malheureuse, s'apercevant que l'un des liens de ses mains était mal ajusté, résolut de profiter de cette circonstance, et, avec toutes les précautions possibles, elle parvint en effet à l'aide d'une main devenue libre, à se défaire de toutes les attaches qui la captivaient. Elle réussit à gagner la porte de la cabane sans éveiller aucun des dix à douze cerbères qui dormaient dans cet antre. Arrivée à la porte du logis, elle vit une hache déposée près d'un Iroquois endormi : alors le sang sauvage lui monta à la tête et, saisissant cette hache, elle en fendit le crâne du dormeur et s'enfuit. Les gémissements du mourant eurent bientôt réveillé les Iroquois ; mais, pendant qu'ils rappelaient le feu et qu'ils cherchaient à s'expliquer leur situation, l'Algonquine avait pu gagner un arbre creux qu'elle avait découvert la veille et du fond duquel elle fut témoin des cris de rage et des recherches de ses ennemis. Quand elle vit que ses persécuteurs avaient pris une autre direction, elle sortit de sa cachette et se mit à l'abri du côté opposé. Les sauvages, revenus près de leur village, découvrirent enfin sa piste ; mais elle put, en se cachant au milieu des roseaux d'un étang, échapper encore. Libre enfin, elle traversa les bois, vivant en partie de racines et d'écorces d'arbre, et, après une longue course, elle arriva sur les bords du Saint-Laurent où elle se construisit un radeau, sur lequel elle fut trouvée par des Hurons partis des Trois-Rivières et qui la ramènèrent au fort dans un état de maigreur et d'épuisement extrêmes.

MM. Dollier et de Belmont disent qu'en 1647, le fort de Richelieu fut brûlé par les sauvages. Les autres mémoires du temps ne disent rien de ce fait qui serait important, si ce n'est que le Journal des Jésuites dit que le commandant du fort Richelieu partit au printemps pour la France et que M. Bourdon partit de Québec pour aller chercher les canons du fort qui avaient été enlevés.

Le premier navire arrivé en 1647, arriva en juin et amena le premier cheval qu'on eût vu dans la Nouvelle-France, bien que les Hollandais en eussent déjà dans leurs colonies.

(A continuer.)

EDUCATION.

Influence de la Famille sur l'Enfant et sur son avenir.

(Suite et fin).

Nos mœurs actuelles ne comportent plus l'habitation sous le même toit de plusieurs générations de la même famille ; et, dans le fond, s'il y avait un grand avantage pour le principe d'autorité à voir un vénérable aïeul, assis au haut bout de la table, dicter encore ses volontés à son fils entouré lui-même d'enfants et peut-être de petits-enfants, cette tutelle prolongée n'était pas sans danger pour le développement de la responsabilité individuelle. Mais de là à l'affranchissement complet de toute subordination et surtout de tout égard, dès qu'on est en état de voler de ses propres ailes, il y a un abîme que le sentiment du devoir doit empêcher de franchir.

Que chaque nouvelle famille, en se formant, ait son cercle immédiat, et vive en quelque sorte de sa propre vie, sous la protection du jeune chef qui s'essaye à l'autorité près d'un berceau, c'est naturel, c'est légitime, il me semble même que c'est désirable, et que les personnes âgées, après avoir rempli leur propre tâche, doivent plutôt aspirer au repos, ou du moins au calme de la retraite que désirer retenir une suprématie qui ferait peser sur eux une partie du fardeau de leurs enfants. Mais si le grand-père et la grand-mère ne doivent pas revendiquer une autorité qui ne leur est plus directement confiée, ils ont cependant encore droit aux égards, au respect, aux sacrifices même de leurs enfants, et les parents âgés seront toujours une bénédiction dans la famille, surtout s'ils savent se retirer avec sagesse et désintéressement à la place qui leur appartient. Leur attribut principal, leur plus grand privilège n'est-il pas de fournir à leurs enfants l'occasion de prêcher d'exemple à la jeune famille qu'ils élèvent à leur tour.

L'exemple, il faut toujours en venir là, si l'on veut exercer une

influence durable ; ainsi, le jeune père, la jeune mère, qui ont le bonheur de posséder encore leurs parents, de pouvoir les entourer des soins d'une tendre affection, n'auront presque pas besoin de recourir aux paroles pour faire comprendre à leurs enfants les égards et la déférence qui sont dus au chef de famille.

En effet, comment de jeunes enfants qui verront leurs parents céder la meilleure place au coin du feu, à la bonne grand-mère, écouter avec une respectueuse déférence les avis du grand-père, et s'ils n'en reçoivent plus d'ordres, être toujours disposés à réclamer ses conseils, comment ces enfants auront-ils la pensée d'être moins respectueux envers leurs parents ?

La jeune fille qui verra sa mère renoncer à une attrayante réunion pour consacrer sa soirée à une tante âgée dont les yeux affaiblis ne peuvent plus lire aux lumières, ne se montrera-t-elle pas à son tour disposée à mettre les forces de sa jeune-se au service des infirmités des vieillards ? Le jeune garçon qui verra son père, homme actif et vigoureux, marchant ordinairement d'un pas rapide, s'astreindre chaque jour à une promenade lente et mesurée, pendant laquelle il soutient de son bras la vacillante démarche de son vieux père ou de son grand-oncle, ce jeune garçon envisagera peut-être d'avance l'époque où dans ce même jardin il protégera lui aussi les pas chancelants de ce père aujourd'hui si robuste. Tout en donnant à vos enfants l'exemple des égards envers les personnes âgées, vous leur en communiquez aussi l'habitude ; car de combien de soins et de charme l'enfance ne peut-elle pas entourer la vieillesse ! La grand-mère ne trouve jamais son fauteuil plus moelleux que lorsque sa petite-fille en a arrangé les coussins ; et le grand-père qui reçoit sa canne et son chapeau des mains de son petit-fils, descend l'escalier d'un pas plus assuré ; les deux vieillards retrouvent quelques parcelles de leur jeunesse envolée, en racontant à leurs petits-enfants les histoires de leur passé, surtout si ces enfants, au lieu de détourner la tête comme pour dire : quel radotage ! les écoutent avec attention et intérêt.

En cherchant à accoutumer vos enfants à faire à vos vieux parents ces mille petits sacrifices sans nom, qui sont la meilleure des disciplines, vous formerez leur caractère à la complaisance, leur cœur au dévouement. Je crois ce mobile beaucoup plus agréable à employer que d'exiger pour soi-même ce qu'il faut cependant savoir faire aussi ; mais, je le répète, des parents âgés, centre des égards et de l'affection d'une famille, sont une bénédiction et une aide sur le sentier de l'éducation.

Du reste, dans la famille telle que Dieu l'a conçue, tout est élément d'éducation : si, auprès des parents âgés, on apprend l'obéissance, le respect, le dévouement, de quelle utilité ne sont pas des frères et des sœurs pour le développement du cœur ? Le lien fraternel ! peut-il en exister un plus étroit, plus intime, avant que celui du mariage vienne nous faire connaître ce qu'est une vie fondue dans une autre vie... Un frère, une sœur, même sous le même toit, nourris du même lait, ayant dormi dans le même berceau, pris leurs ébats sur le même tapis, essayé leurs premiers pas presque côte à côte dans le même jardin, que de souvenirs, que de jouissances, que d'intérêts communs !... Tout semble concourir à rendre l'intimité fraternelle un impérieux et durable besoin, et cependant combien d'hommes qui, après avoir confondu leurs caresses enfantines sur le sein maternel, répanda plus tard de communes larmes sur le tombeau de leur père, plus ou moins séparés en avançant dans la vie par les circonstances, les relations, les influences étrangères, s'éloignent peu à peu les uns des autres et finissent par devenir réciproquement indifférents, quelquefois même hostiles ?... Pour ma part, je ne vois pas dans ce monde de spectacle plus douloureux que la division d'une famille, plus navrant que celui de l'indifférence entre des frères et des sœurs, et pourtant on le rencontre à chaque pas !...

Combien de fois, en présence de cette déplorable manifestation de l'égoïsme et de la légèreté du cœur de l'homme, j'en ai cherché et trouvé la cause dans la première éducation. Il me semble qu'en général les parents ne sont pas assez pénétrés de l'importance et de la force du lien fraternel ; au lieu de tendre de tout leur pouvoir à le resserrer, bien souvent ils contribuent à son relâchement. D'abord sous prétexte d'émulation, ils ne craignent pas d'exercer entre leurs enfants de petites rivalités qui, après avoir porté dans la première portion de la vie, sur la manière de réciter une fable ou de tricoter une paire de jarretières, pourra bien devenir plus vive et même acerbe, lorsqu'il s'agira du succès d'une carrière ou de la possession d'une fortune.

Je voudrais que dans une jeune famille, quoique chaque enfant eût sa part bien distincte de travail, de responsabilité et même de propriété, la somme des jouissances et des peines fût, si j'ose m'exprimer ainsi, un terrain communal. Que l'un d'eux ne fût pas puni pour une faute personnelle sans que tous s'en affligeassent ; qu'il n'y eût pas un plaisir ou un succès pour l'un, sans que tous